

Michel Hanus et Barbara M. Sourkes, *Les enfants en deuil. Portraits du chagrin*, Paris, Éditions Frison-Roche, Coll. « Face à la mort », 1997, 459 pages

Luce Des Aulniers

Volume 13, numéro 1, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074257ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074257ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

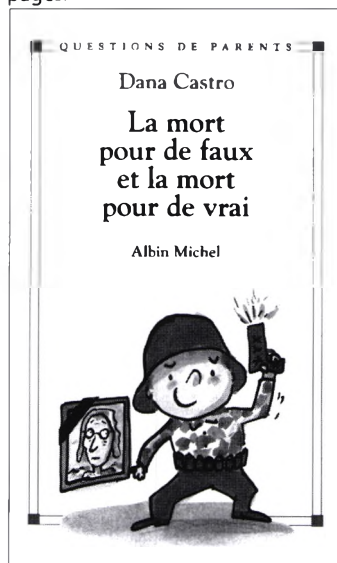
Citer ce compte rendu

Des Aulniers, L. (2000). Compte rendu de [Michel Hanus et Barbara M. Sourkes, *Les enfants en deuil. Portraits du chagrin*, Paris, Éditions Frison-Roche, Coll. « Face à la mort », 1997, 459 pages]. *Frontières*, 13(1), 81–83.  
<https://doi.org/10.7202/1074257ar>

Dana Castro

## La mort pour de faux et la mort pour de vrai

Paris, Albin Michel, collection « Questions de parents », 2000, 203 pages.



Dana Castro, psychologue clinique, présente dans ce livre une somme d'informations essentielles pour comprendre l'expérience de la mortalité des jeunes. L'auteure part de l'idée que la mort et le deuil, trop souvent ignorés des adultes, sont pourtant l'objet d'un vif questionnement chez les enfants et les adolescents. Destiné aux parents désirant aider les enfants placés devant l'expérience difficile d'une perte, ce livre se divise en trois parties.

La première partie traite de l'idée de la mort chez l'enfant. La psychologue résume brièvement différents points de point – physique, psychologique, sociologique et comportemental – sur la notion de mort dans le monde contemporain. Par la suite, elle présente les peurs éprouvées par les enfants face à la mort imaginée (pour de faux) et réelle (pour de vrai), ainsi que l'évolution de théories proposées par les enfants pour comprendre cette grande inconnue. Pour l'auteure, la peur de la mort est universelle, mais elle est façonnée par la culture : « La capacité à surmonter cette peur chez l'enfant

se construit solidement tout au long de son processus de socialisation, notamment par la recherche et l'attribution d'un sens... Surmonter la peur de la mort, étape indispensable au développement et au progrès individuel, passe par l'édification d'une interprétation solide et cohérente du sens de l'existence » (p. 28-29). C'est aux parents que revient le privilège de guider l'enfant dans sa mise en sens de la mortalité; une mise en sens passant par la communication, par le partage émotionnel et par la définition de notions liées à la mort (p. 29).

Castro poursuit sa réflexion sur le rapport à la mort chez l'enfant, dans la seconde partie de ce livre, en abordant le thème de la confrontation à la mortalité lors de l'enfance. Pour l'auteure, l'enfant confronté à la mort éprouve grandement le besoin d'être réconforté par les parents. Ces derniers peuvent répondre à sa demande en discutant avec lui, mais aussi en lui donnant la possibilité de participer au rituel funéraire lorsqu'il le désire : « Les enfants, ont vraiment besoin de parler de ce qui les inquiète au sujet de la mort pour surmonter les peurs, les incertitudes et les doutes. L'enfant trouve dans le partage... avec l'adulte, une source de soutien pour sa famille comme pour lui-même » (p. 138).

La confrontation à la mortalité renvoie à une tristesse dont la « nature » (p. 86) diffère selon la perte vécue. Si l'enfant ne manque pas de réagir à chaque perte importante par le déni, la colère, la dépression, l'anxiété, les troubles de comportement, les plaintes somatiques et de bien d'autres façons encore, certaines pertes sont plus difficiles à vivre que d'autres. Ainsi, « quand la mort survient dans la génération des grands-parents, elle survient chez une personne âgée ; cela est plus compréhensible pour l'enfant. L'idée qu'une personne âgée puisse mourir est en harmonie avec [...] sa représentation de la mort comme fin d'une longue vie. La mort d'un grand-parent n'ébranle pas la vision de la vie et de la mort aussi dramatiquement que la mort d'une personne jeune, et c'est pourquoi il est plus facile pour l'enfant de

comprendre ce type de décès, tant sur le plan intellectuel qu'émotionnel » (p. 86-87). En certaines occasions, l'enfant sera confronté à l'éventualité de sa propre mort. Celle-ci peut survenir progressivement lors d'une maladie incurable ou frapper ses camarades au cours d'un jeu auquel il participe. En d'autres occasions, le plus souvent par suicide et rarement par le meurtre, il arrive que ce soit l'enfant qui donne la mort. Castro adorde ici des questions essentielles. Que dire à son enfant lorsqu'on le sait atteint d'une maladie incurable ? Lorsqu'on le soupçonne de vouloir mettre fin à ses jours ? Lorsqu'il a commis un meurtre ?

La troisième partie porte sur l'adolescence et la mort. L'auteure propose ici une esquisse du nouveau visage que prend la mort aux yeux des adolescents et offre des conseils pour aider les parents qui le désirent à discuter de la mort avec eux. Les adolescents, en général, sont moins préoccupés par la durée de la vie et leur avenir, que par la quête d'excitation et de sensations nouvelles. Malgré tout, ils cherchent aussi un sens à la vie et à la mort. Ils sont très sensibles à la frustration, à la perte et au refus qui sont pour eux des expériences bouleversantes. L'idée du suicide devient envahissante dès qu'ils se sentent trop souffrants ou trop fragiles pour surmonter un événement difficile comme la solitude, le divorce d'un parent, l'échec personnel ou la faillite amoureuse (p. 180-181). Pour aider les adolescents à faire face à la mort, Castro recommande de bien les préparer à ce qu'ils ont à vivre. Il ne s'agit pas de les protéger, mais de discuter franchement et ouvertement avec eux de ce qui les tracasse.

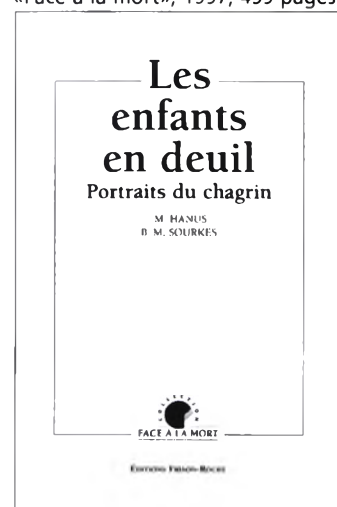
Castro présente un ouvrage clair et pratique destiné aux parents souhaitant comprendre les particularités du deuil chez l'enfant, et visant à leur apporter une aide lorsque la mort devient trop difficile à vivre. Il s'agit d'un petit livre pertinent et nécessaire. Un livre qui ose mettre fin à cette « conspiration du silence » les empêchant de communiquer avec leurs enfants.

Pierre-Alexandre Poirier

Michel Hanus  
et Barbara M. Sourkes

## Les enfants en deuil

Portraits du chagrin  
Paris, Éditions Frison-Roche, Coll. « Face à la mort », 1997, 459 pages.



Il était temps de faire retentir quelque écho sur cet ouvrage probablement le plus complet en français, par son ampleur théorique et l'acuité des questions cliniques et pratiques soulevées par ces immenses chagrins d'enfants.

D'emblée se perçoit bien l'examen attentif de la singularité non seulement du deuil, mais des conceptions de la mort pour les enfants, ici bien protégés de notre adultocentrisme. En outre, est argumenté un pari de prévention sociale en santé puisque la compréhension active de la dynamique de ces pertes permet de limiter les fragilisations physique et morale futures. Partant, « si nous voulons réintégrer la mort et le deuil dans le tissu social coutumier, leur redonner leur place, aider nos contemporains à s'en préoccuper davantage, c'est bien au niveau des enfants qu'il convient d'intervenir en premier lieu. » (p. 23)

Outre l'évolution des conceptions de la mort et le vécu des enfants aux abords de l'événement, le chapitre 2 attire l'attention sur le terreau du rapport à la mort : la forte ambivalence hostile-amour de l'enfant à l'endroit des adultes (dont il est dépendant pour

la résolution des dites tensions), sa mégalomanie<sup>1</sup> (il se sent responsable de tout ce qui lui arrive) et sa pensée magique; cette triple composante de la structure mentale est source d'angoisse et dès lors, de culpabilité inconsciente, puis en retour, d'une angoisse accrue. Cette structure irrationnelle liée aux pulsions profondes qui parlent en soi de mort, cohabite avec la reconnaissance progressive de l'existence et de la réalité factuelle. Les conceptions infantiles de la mort s'élaborent ainsi sous ces facteurs : ce que les enfants entendent de la mort autour d'eux, ce qu'ils vivent (incluant ce dont on doit leur parler, puisqu'ils ne savent pas, en répondant à leurs questions, alors posées s'ils estiment avoir la possibilité d'obtenir une réponse et ne pas blesser leurs proches déjà impliqués émotionnellement), leur degré de maturité.

Les pertes infantiles (chapitre 3, central et donc prioritaire dans notre discussion) consistent en des traumatismes excessifs parce que prématurés et il est bien difficile d'en saisir la portée à long terme, entre méconnaissance et adéquate automatique avec la dépression ou l'asociabilité adultes. Si la souffrance, l'inhibition et la régression marquent tout deuil, leurs modulations restent associées à la relation avec l'être manquant. Cette singularité sera préservée par la participation de l'enfant aux abords de la mort et si on lui reconnaît par la suite un déroulement dans l'acceptation, ne serait-ce que de la blessure.

En contraste avec le processus et des complications chez les adultes, les deuils et les séparations chez les tout-petits ne sont pas élaborés, mais vécus. L'enfant qui vit un deuil familial se sent menacé (puisque pour lui, la mort est contagieuse) ainsi que sa famille et démontre une sollicitude (forme de réparation de la culpabilité inconsciente) et une tranquillité notoires, en même temps qu'il présente les mêmes troubles que son entourage. Pourtant, sa dépression est plus proche de celle du nourrisson (diminution du jeu, humeur anxieuse, caractère irritable), ce qui n'empêche pas l'expression directe de sa souffrance. À défaut, les comportements familial et scolaire sont affectés, puis ce chagrin peut se déplacer dans divers troubles fonctionnels ou pire, le fragilise à la maladie et aux accidents. De manière générale, son retrait et son isolement s'assortissent du fait qu'il continue en

imagination à vivre avec son parent (même s'il admet la réalité, et il s'agit là seulement de soutenir la stabilité et la croissance psychiques), qu'il a besoin de se faire attribuer un objet et des photos de la personne morte mais aussi qu'il veuille jouer «au mort» avec ses pairs. Cette dernière attitude éclaire la présence du sens de contradiction de la réalité : un parent peut être à la fois mort et son retour attendu. Quant au sentiment de présence, «ce n'est qu'au sortir de l'adolescence, lorsqu'ils seront devenus autonomes, suffisamment maîtres des réalités de la vie, qu'ils finiront par abandonner cet espoir comme une douce illusion qui les a aidés à grandir.» (p. 129). Parallèlement, évoquer l'être mort permet d'assurer à la fois l'attachement et la réalité. Et cela facilite le jeu identificatoire, d'abord amorcé par la confusion narcissique du nourrisson (à laquelle nous fait régresser le deuil, par le désir de rejoindre le disparu); ce narcissisme primaire est remplacé par l'aspiration oedipienne inconsciente, laquelle est dans le deuil placée à l'abri du temps, bien sûr appuyée par les qualités réelles du parent mort et le discours à son propos. Quant aux sentiments inconscients de culpabilité, associés à ses représentations négatives de l'objet frustrant-aimé, ils sont d'autant fortement vécus que vive est leur ambivalence, surtout en période oedipienne.

Pour tous ces motifs psychiques et associés aux forces requises pour leur croissance, «il semble bien que, d'une manière très générale, les enfants endeuillés laissent en suspens pour plus tard une partie de leur travail de deuil.» (p. 141). On constate l'ampleur de ce report dans la capacité, une fois devenus adultes, à nouer une relation affective valable et à traverser un nouveau deuil. En attendant, il faut rester vigilant lors de difficultés notables, de maladie, de menace de séparation et de l'arrivée d'une nouvelle personne dans la famille. Des troubles de l'attention apparaissent de même qu'une mise à l'écart de notions liées aux séparations et aux souffrances; des contrastes se trouvent par exemple entre prudence et prise inconsciente de risques, entre obéissance et transgression (comme une manière de liquider la culpabilité, via la punition); plus tard, l'accumulation de ruptures pourrait être une façon de (re)vivre le chagrin.

La situation se complique quand l'enfant est trop écrasé par sa douleur et ne peut l'exprimer et

peut bien alors servir de reflet des défenses familiales. On note aussi l'appréciation très nettement supérieure de dépressions chroniques, de psychopathies, de délinquance, d'alcoolisme, de tentatives et de suicides chez les personnes ayant vécu des séparations précoces, survenant sur fond de relations affectives compliquées avec leurs parents. On en arrive ainsi à l'aptitude au deuil, évidemment variable selon les individus et d'abord fonction d'une conception de la mort qui en assume l'irréversibilité, et, bien avant, d'une ambivalence pas trop accentuée, laissant place à des manques qui soient plus structurants que trop frustrants; joue également la capacité d'expression des émotions et l'assurance de soutien des proches.

Déjà amorcée au chapitre 3 et également offerte par la suite, la présentation de dessins d'enfants endeuillés (intégrée en finale du livre dans le déroulement de l'aide) offre une impressionnante panoplie de ses fonctions thérapeutiques, surtout expressives; entre autres sur base du mandala utilisé en art thérapeutique, le jeune est invité à associer des couleurs à une liste de sentiments (choc, triste, effrayé, fâché, coupable, soulagé, seul et autres émotions), puis à les disposer dans un cercle vide, après quoi il le commente. Se dégage ainsi une section «réactions face à la mort», suivie de dessins à valence symbolique parfois bouleversante sur les pertes antérieures, sur l'image la plus menaçante ou inquiétante, la culpabilité, la réaction des autres. En dépit des «mises en mots» très nuancées sur ces dessins, y reliant les propos des enfants, on pourrait parfois souhaiter plus de précision (exemple, p. 183, la culpabilité, pourtant présente, n'est pas commentée; de plus, on ne sait pas parfois de quoi un symbole précis serait révélateur). Des analyses de second degré (ex. : p. 189, 206, 218) sont fort bienvenues. Il n'en reste pas moins que le lecteur peut poursuivre à sa guise la mise en relation du contenu de ces vignettes et celui, théorique, des autres chapitres, et réfléchir... Ainsi, «bien qu'ils s'attendent à être protégés par le parent survivant, les enfants réalisent que la vie n'offre aucune sécurité, même pendant l'enfance.» (p. 209).

Le chapitre 5 consacré à l'intégration du deuil du point de vue des enfants, poursuit dans la même veine descriptive foisonnante : les conseils que ceux-ci adressent à d'autres endeuillés, une

lettre adressée au disparu, relatant émotions, souvenirs, manques, désagréments de cette relation, informations sur l'état actuel de l'enfant et questions au destinataire, puis dessins spontanés exprimant l'essence du chagrin.

Après aussi quelques dessins commentés, le chapitre 6 s'emploie à analyser d'abord le travail de deuil des adolescents «en général assez proche de celui des enfants [...] Ceci n'a rien de surprenant du fait qu'une partie de l'évolution adolescente consiste à se séparer des objets œdipiens, à en faire le deuil.» (p. 303). (Travail en soi auquel s'oppose l'idéalisation, laquelle, comme l'ambivalence, sera dépassée par le recours à l'action). Puis sont appréciés les effets du deuil sur l'évolution de cette période, elle-même renvoyant à la période de latence. Enfin, est fouillée l'analogie de l'adolescence avec le travail de deuil (tentatives d'anesthésier la souffrance, désinvestissement, acceptation du changement, afin de progresser) mais avec quelque réserve, tissant leurs différences.

Par défaut d'espace, nous n'entrerons malheureusement pas dans les contenus des chapitres groupés sous les thèmes de l'enfant de remplacement (chap.7) et le deuil par suicide parental (chap. 8), fort éclairants. Sur ce dernier point pourtant, on retrouve le fil conducteur du deuil narcissique (ce travail incessant sur nos pertes, manques, etc.), alors non réalisé, ainsi que de l'ambivalence excessive qui conduisent à l'acte; cette même ambivalence rebondit avec force sur l'enfant survivant, amplifiant sa tension interne et sa douleur morale. L'accompagnement est d'autant judicieux. Essentiel serait le mouvement de pardon, car «pardonner, c'est déjà reconnaître que l'autre nous a fait du tort, [...] reconnaître et exprimer sa colère, [...] c'est arrêter le chemin de la haine.» (p. 380).

Les formes d'aide esquissées au long de l'ouvrage se précisent et se systématisent aux deux derniers chapitres, avec des rappels ponctuels des dynamiques, et sous l'influence discrète de l'expérience professionnelle et associative, de sorte que la fin du volume n'a rien d'une «technologie» de la compassion : on y trouve des conseils qui tiennent précisément compte et avec un tact remarquable, de ceux qui demandent – ou non – et de ceux qui offrent, avec l'accent porté sur l'autre parent qui reste.

Les modalités son examinées, en direction des premiers concer-

nés, mais aussi des soignants, des enseignants, des travailleurs sociaux, pour ne nommer qu'eux. On y trouve résumés les points essentiels de la dynamique du deuil et explorées les significations de la disponibilité adulte à l'endroit des enfants qui vont perdre et perdent; le partage des émotions et sentiments, et surtout la question de la vérité, des réassurances de non-contagiosité, de non-abandon comme de non-responsabilité dans la mort de l'autre, et enfin de non-oubli de ce dernier, par divers gestes, dont l'écriture. Le travail des groupes de soutien est également décrit.

Enfin, la finale, en proposant de nouvelles ouvertures, trace finement le portrait si paradoxal des enfants en deuil et leur besoin de réparation, une fois devenus adultes, et nous offre dix-huit propositions ou aphorismes, pour laquelle voudrait par là aborder l'ouvrage...

Voilà donc un aperçu d'une œuvre réelle, sertie de considérations astucieuses tenant lieu de comparaisons nuancées entre le deuil chez l'enfant et chez l'adulte. Si on y trouve plusieurs reprises de l'ouvrage précédent de M. Hanus (1994), c'est avec encore plus d'éclat intellectuel et communicatif. Et l'apport de B. M. Sourkes (en deux chapitres) ne manque pas d'envergure clinique qui stimule le sens du questionnement. Bref, cette humanité à la fois touchante et intellectuellement fort vivace arrive au lecteur comme un vent porteur de bénéfices pour les enfants et tous les enfants, puisque par le biais de la pédagogie du deuil, nous risquons de mieux comprendre les jeunes affligés, mais aussi chacun et chacune de ceux que nous côtoyons.

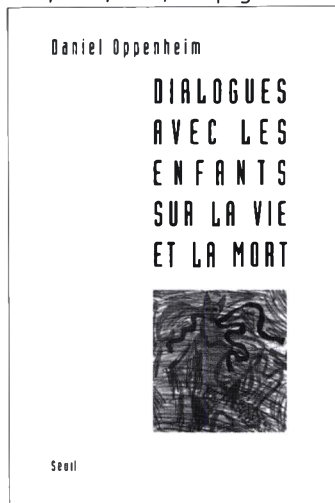
Luce Des Aulniers

<sup>1</sup> Un sens complémentaire en psychiatrie tiendrait dans la propension du Moi à croire que les histoires qu'il se raconte sont réelles; dans le langage courant, l'expression renvoie à la « manie des grandeurs »; les trois acceptions ont trait à cet enflamment du sentiment de puissance, qui n'est pas sans rappeler le sentiment infantile de toute-puissance, perdurant à l'âge adulte et qui, d'autre part, pourrait être avivé par la mentalité de croissance et de quête de prestige à tout prix.

Daniel Oppenheim

## Dialogues avec les enfants sur la vie et la mort

Paris, Seuil, 2000, 204 pages.



« Fictions exemplaires. »

« Plutôt que de donner des conseils toujours schématiques, j'ai préféré raconter des histoires au long desquelles apparaissent des repères et des points d'appui que le lecteur pourra utiliser pour engager librement, à sa manière, le dialogue avec l'enfant et en suivre le déroulement. » « Dialoguer n'est pas donner une leçon mais s'engager personnellement. » Les trois citations mises en exergues de cette recension sont extraites du premier chapitre du volume de Daniel Oppenheim et condensent les propos que je veux développer ici. À partir de « vingt-cinq années de pratique psychothérapeutique et psychanalytique, à Saint-Denis, Saint-Lô, Paris et au sein du département d'oncologie pédiatrique de l'institut Gustave Roussy à Villejuif », l'auteur a construit, condensé et amalgamé une série de douze fictions exemplaires. Inscrivant son expérience clinique au plus près des processus conscients, préconscients ou inconscients qui se retrouvent dans la construction d'un dialogue entre les parents et les enfants autour du thème de la mort, Daniel Oppenheim permet de faire formuler aux enfants de ses fictions exemplaires les questions progressives qu'ils éprouvent face à la mort. Le cheminement y est juste et les embûches, sur le chemin des réponses recherchées, significatives. La présence de phrases incisives, comme un commentaire en aparté, relance le propos, donne au dialogue l'inflexion d'une couleur thérapeutique qui m'est apparue idéalisante. C'est

alors qu'il faut se rappeler que l'auteur a « préféré raconter des histoires au long desquelles apparaissent des repères et des points d'appui que le lecteur librement, pourra utiliser pour engager à sa manière, le dialogue avec l'enfant et en suivre le déroulement. »

Je crois cependant que la pertinence et l'appoint des propos que l'auteur prête aux parents pour rejoindre le questionnement de leurs enfants a quelque chose de « très » exemplaire. C'est pour moi comme si, au cours de ces dialogues, les parents avaient tous réussi des introspections pacifiantes intériorisées sur le grand thème de la mort. Même lorsqu'une difficulté à toucher le thème est évoquée, par exemple de l'ordre d'une contre-réaction plus personnelle, l'auteur fait trouver aux parents le moyen de dénouer l'impasse. Cette formule a le mérite de montrer les solutions de nature thérapeutique. Elle n'accompagne le parent dans son propre questionnement sur la mort.

L'auteur nous a bien dit que dialoguer n'est pas donner une leçon mais s'engager personnellement, j'ai l'impression qu'une partie de l'engagement personnel a été escamotée ou mise de côté.

Ce livre ne touche pas la mort d'un parent de l'enfant. L'auteur nous indique que selon lui ce thème nécessiterait un volume à lui seul et il a choisi de ne pas le traiter.

Dans un style vif, de la confrontation du « Deuil d'un animal familier » (chapitre 2) à « La fin de la vie du grand-père » (chapitre 11) l'auteur utilisera des situations proto typiques que la clinique lui a fait connaître, auxquelles il adjoindra des situations sociales, par exemple « L'enfant face aux images de la mort au cinéma et à la télévision » (chapitre 3) ou « La médecine et la mort dans les familles » (chapitre 9) pour exposer de quelle façon l'enfant s'approche de la mort et l'apprivoise. Chacun des chapitres a son identité propre et peut être consulté individuellement. C'est ainsi qu'on apprend dans le chapitre sur « La médecine et la mort dans les familles » qu'une loi française autorise le prélèvement d'organes à moins que la personne s'inscrive « sur un registre national de refus ». L'auteur ouvre ainsi la voie à un questionnement éthique.

« La fin de vie du grand-père » reçoit une attention particulière. Cette situation est plus fréquente dans la réalité des enfants et la fiction exemplaire mise ici en mots nous fait connaître les interroga-

tions que suscite le processus de cette mort pour une petite fille et les réponses proposées à l'occasion d'un dialogue avec ses parents.

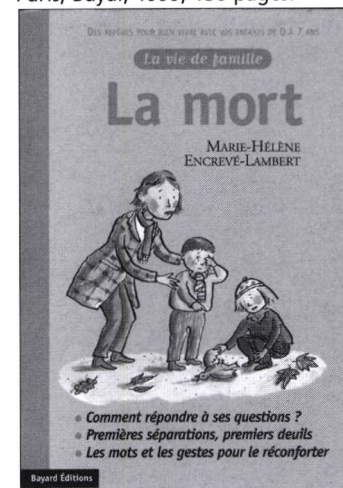
En conclusion, je dirai que le partage par le lecteur de l'expérience condensée d'un clinicien sur le thème de la vie et la mort trouve ici des points d'ancrage suffisants pour que le lecteur « engage à sa manière le dialogue avec l'enfant et en suive le déroulement », malgré le rôle idéalisant que l'auteur fait jouer aux parents.

Yvon Forget

Marie-Hélène Encrevé-Lambert

## La mort

Paris, Bayard, 1999, 138 pages.



Marie-Hélène Encrevé-Lambert présente, dans cette jeune collection publiée chez Bayard, une somme concise d'informations essentiellement psychanalytiques et anthropologiques sur l'expérience de la mort chez l'enfant. L'auteur retient la thèse selon laquelle nombre de sociétés occidentales contemporaines éprouvent un important malaise devant la mort, compliquant sérieusement la capacité des parents à accompagner les enfants dans la surprise et la souffrance d'une perte. À une époque où 75 % des décès ont lieu derrière les murs d'un hôpital, les enfants et les adultes ne côtoient plus la mort comme autrefois. Ils ne sont plus familiarisés avec elle. Aussi, le véritable problème n'est pas de parler de la mort aux enfants – nous ne savons rien d'elle – mais plutôt de savoir recueillir leurs questionnements, accueillir leurs découvertes et accompagner leurs angoisses. En un mot, les adultes doivent savoir se comporter pour que les enfants puissent continuer à partager leurs interrogations (p. 18). Dans cet ouvrage, l'auteur, qui s'adresse aux parents,